

Les femmes qui grognent

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 29

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195050>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les femmes qui grognent.

Sous ce titre, le *Petit Journal*, de Paris, a donné, il y a quelques mois, un article de M. Francisque Sarcey, dans lequel le célèbre chroniqueur analyse, d'une manière aussi spirituelle qu'amusante, une étude sur l'humeur querelleuse des femmes, publiée dans un journal américain par le professeur Cyrus Edsen.

Une de nos lectrices vient de nous envoyer le numéro du *Petit Journal* contenant l'article de M. Sarcey, après l'avoir marqué au crayon bleu. Elle désire évidemment que nous le reproduisions. Nous ne pouvons cependant le faire qu'en partie, vu le peu de place dont nous disposons.

Après quelques citations, M. Sarcey fait remarquer, en ces termes, combien sont exagérés les arguments de M. Edsen :

Je ne sais, mais il me semble qu'en France nous prenons plus doucement les choses. J'ai connu des femmes grondeuses et criardes, qui cherchaient noise à tout le monde et s'en allaient à travers la vie toujours bougonnant et bousculant. Je n'ai jamais vu que personne autour d'elles en soit devenu fou ou en soit mort de chagrin.

Quand on vit avec ces personnes-là, on s'y habitue, comme on se fait aux bruits de la rue, à Paris. Le premier soir, vous savez, on n'arrive pas à dormir; le roulement incessant des voitures vous tient éveillé; huit jours après, on n'y pense plus; on dort à poings fermés, malgré les omnibus qui passent sous les fenêtres et qui ébranlent les vitres, comme l'usinier dort au ronflement de sa forge, et le meunier au tic-tac de son moulin.

Vous vous rappelez l'histoire de Socrate, qui s'était si bien fait aux colères de sa femme qu'il lui manquait quelque chose quand sa langue prenait un peu de repos. Vous me direz que Socrate était un grand philosophe et que tout le monde ne peut pas posséder la même égalité d'humeur. Je l'avoue, mais il y a tant d'autres moyens d'échapper à des gronderies dont on connaît l'inanité.

Il est si facile de prendre la porte et de s'en aller se rafraîchir d'une heure de promenade ou d'un tour au cercle, ou d'une visite à un ami. Il est si aisé encore d'ouvrir son parapluie sous cette pluie qui tombe, j'entends par là de déployer son journal et de s'y absorber.

Le docteur Cyrus insinue que le seul remède pour un mari, en ces sortes d'affaires, serait de prendre un bâton... Car il n'y a rien de tel que le bâton pour détendre les nerfs de l'homme qui frappe et pour abattre l'humeur grincheuse de la femme qui reçoit les coups.

Est-ce bien vrai ?

Vous souvient-il de ce vieux fabliau dont nos pères nous ont transmis le souvenir ? Il y était question d'une femme qui, dans un moment d'exaspération, avait traité son mari de pouilleux. Le mari commença par en rire, puis, la femme continuant, il se fâcha et la menaça.

— Pouilleux ! répéta-t-elle, pouilleux !
Il court à elle, il la saisit par le cou et serre :

— Pouilleux ! crie-t-elle d'une voix étranglée.

Il la traîne au puits, il l'y jette, il l'y enfonce; la tête disparaît sous l'eau, mais de ses bras levés au-dessus de l'eau, la mégère obstinée fait le geste d'écraser un pou entre deux ongles; c'est sa façon de crier encore, après que la voix lui a été enlevée : « Pouilleux ! pouilleux ! »

Il vaut mieux s'armer de patience que de battre sa femme, ne dût-on pas aller jusqu'à la noyer; et cette patience n'est pas aussi difficile à garder que veut bien le dire le professeur américain. Je sais une famille où la vieille bonne qui a nourri l'enfant bougonne tout le monde du matin au soir et emplit l'appartement de ses récriminations aigres.

— Allons, nourrice, lui dit parfois en souriant le maître de la maison, ne me grondez plus.

— Mais je ne gronde pas monsieur.

— Eh bien, ne grondez plus les autres.

— Mais je ne gronde personne.

— Tant mieux ! nourrice, et continuez.

Et l'on a un bon quart d'heure de tranquillité. C'est toujours ça de gagné.

Oserai-je présenter à M. le professeur Edson une petite observation ? Il parle des femmes qui grognent, comme s'il n'y avait pour grogner que les femmes au monde. Oui, sans doute, il y a des femmes acariâtres et désagréables; mais croyez-vous qu'il n'y ait pas aussi des hommes nerveux, déséquilibrés, tâtilons et grondeurs ? La différence, c'est que la femme qui grogne s'évapore le plus souvent en plaintes et en cris; c'est que l'homme qui grogne cogne à moins qu'il ne boude. Il boude, s'il est un monsieur cossu, qui a de l'éducation; il cogne, s'il n'a d'autre gagne-pain que ses bras de travailleur; il est insupportable dans l'un et l'autre cas.

La femme, elle, la pauvre femme n'a pas la ressource de fuir les tempêtes de cris et de reproches, de s'en aller au cercle, pour y tailler un bac, ou à la brasserie pour y jouer une partie de manille. Il ne lui est pas même permis de dérober son chagrin derrière un journal. Il ne lui reste, comme disent les bonnes gens, que les deux yeux pour pleurer, et elle pleure en silence, tandis que son maître et seigneur, qui a le foie malade, la poursuit de ses récriminations.

Une nouvelle scie.

Voilà la langue parisienne enrichie d'une récente formule : *En voulez-vous, des z'homards ?* Les camelots, devant les terrasses des brasseries, font entendre le glapissement nouveau et d'autres répondent à cette interrogation bizarre ces mots toujours les mêmes et prononcés dans le bas registre de la voix : *Ah ! les sales bêtes ! Elles ont du poil aux pattes !*

C'est franchement stupide, sans l'ombre de signification, mais c'est le dernier cri !

Cela vient de courir dans le département de la Seine plus rapidement qu'une

trainée de poudre, et il n'est pas d'ouvrier quittant son atelier qui ne demande au premier passant : « En voulez-vous, des z'homards ? » Et le passant de murmurer en s'en allant : « Oh ! les sales bêtes ! »

A la sortie des écoles, même scie ! Ce cri idiot prend même alors une certaine allure de gaité, il faut l'avouer; et il est convenu de dire qu'il est « bien parisien ! »

Dimanche dernier, nous nous trouvions dans un train de banlieue chargé de familles revenues du repas sur l'herbe, de cyclistes vannés et de canotiers en bamboche. Ce n'était aux stations que cet appel consacré ! Par les portières, les voyageurs criaient : « Voulez-vous des z'homards ! » et, dans le tumulte du quai, dans la précipitation à grimper sur les wagons et à trouver une place, les réponses surgissaient de la foule portant les bouquets cueillis aux champs : « Ah ! les sales bêtes, elles ont du poil aux pattes ! »

D'où vient la nouvelle scie ?

Les avis sont partagés, mais les plus autorisés prétendent que l'origine en remonte à l'instant où les langoustes avaient subi une certaine dépréciation quand on leur attribuait une maladie contagieuse donnant à ceux qui s'en régalaient des signes d'empoisonnement. Depuis, les savants nous ont complètement rassurés et nous pouvons sans crainte aucune manger les langoustes.

A ce moment, les marchands offraient en vain les homards à leur clientèle, et les poissonnières qui se moquaient de leurs compagnes leur disaient en les narguant : « En voulez-vous des z'homards ? »

La plaisanterie fit le tour des Halles et triompha au quartier Latin. Bientôt un chansonnier anonyme affronta la publicité en lançant par un éditeur de la rue du Croissant une chanson inepte, mais terminée par la célèbre scie : « En voulez-vous des z'homards ? »

Le placard tiré à des milliers d'exemplaires fut livré aux camelots qui inondèrent Paris de cette œuvre enluminée. On aperçoit en effet à la première page une accorte poissarde tenant un homard vivant — quoique rouge comme un cardinal — et tenaillant de sa pince cruelle le nez d'un sergent de ville. Il n'en fallait pas plus ! Le dessin était amusant, le cri retentissant, et dans tous les faubourgs on acheta la chanson.

(Petit Parisien)

On peut lire le *Conteur Vaudois*, à Paris chez M. Roset, marchand de vins, 78, rue des Petits-Champs.

L. MONNET.